



George Sand pugnace

La romancière Catherine Hermary-Vieille se saisit de la figure de George Sand dans son prochain roman. Boudant volontairement l'image de «la bonne dame de Nohant», elle dresse le portrait d'une femme à la poigne de fer dans cette histoire romancee. Les éditions XO publient *Les Carnets secrets d'une insoumise*, le 6 novembre.

Jammes et Gide

Une nouvelle édition de la correspondance d'Andre Gide et Francis Jammes, augmentée de 260 lettres inédites, paraît chez Gallimard. Le premier volume sera en librairie le 21 novembre.

Crimes à conter

Les éditions Sonatine et Perrin s'associent pour lancer la collection «Histoires vraies», des récits tirés de la réalité «*mais écrits comme des thrillers*». Dans *Criminels*, Philippe Di Folco et Yves Stavridès retracent le parcours de vingt tueurs ayant marqué les esprits, depuis Joseph Le Bon sous la Terreur. L'ouvrage paraîtra le 13 novembre prochain.

Romain Puértolas sur tous les fronts

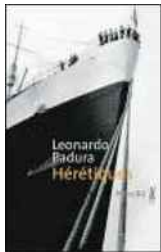
L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea (Le Dilettante) de Romain Puértolas n'est pas qu'un succès en librairie. La version audio lue par Dominique Pinon vient de se voir attribuer le prix Audiolib. L'auteur comble publiera son nouveau roman *La petite fille qui avait avalé un nuage grand comme la tour Eiffel*, en janvier au Dilettante.

L'écho des siècles

LEONARDO PADURA Retour de l'inspecteur Conde qui mène l'enquête autour d'un tableau de Rembrandt disparu à La Havane.

HERÉTIQUES

De Leonardo Padura, traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas, **Métailie** 604 p., 23 €.



THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

VOILÀ près d'un quart de siècle que le Cubain Leonardo Padura, depuis les faubourgs éloignés de La Havane, écrit des livres singuliers, en abordant plusieurs genres littéraires. Très précisément depuis 1990, l'année où l'empire soviétique lâche économiquement le régime castriste, avant l'instauration de « la période spéciale en temps de paix ». Cette année-là, naît, sous la plume du journaliste Padura, l'inspecteur Conde, qui apparaît dans le premier volume de la tétralogie des *Quatre Saisons: passé parfait*. Quelques petites années plus tard, le pays s'ouvre au tourisme et le maudit dollar (la « fluta » comme on dit là-bas) est autorisé à circuler

au pays du socialisme tropical. Sa première enquête sera traduite chez Métailie en 2001. Trois ans après le magnifique et audacieux *L'Homme qui aimait les chiens*, Padura fait reprendre du service à son inspecteur Mario Conde, qui a quitté la police depuis belle lurette pour se reconvertir dans l'achat-vente de livres anciens et précieux. Sa mission privée : enquêter sur le parcours d'une petite toile attribuée à Rembrandt, apparue à La Havane en 1939 et mystérieusement réapparue en 2007 à Londres, lors d'une vente aux enchères. Ce tableau avait appartenu à la famille du commanditaire de l'enquête, Elías Kaminsky, un peintre juif new-yorkais, d'origine cubano-polonaise. Au printemps 1939, le paquebot *S.S. Saint-Louis*, avec à son bord près de mille Juifs ayant fui l'Allemagne nazie, mouille dans

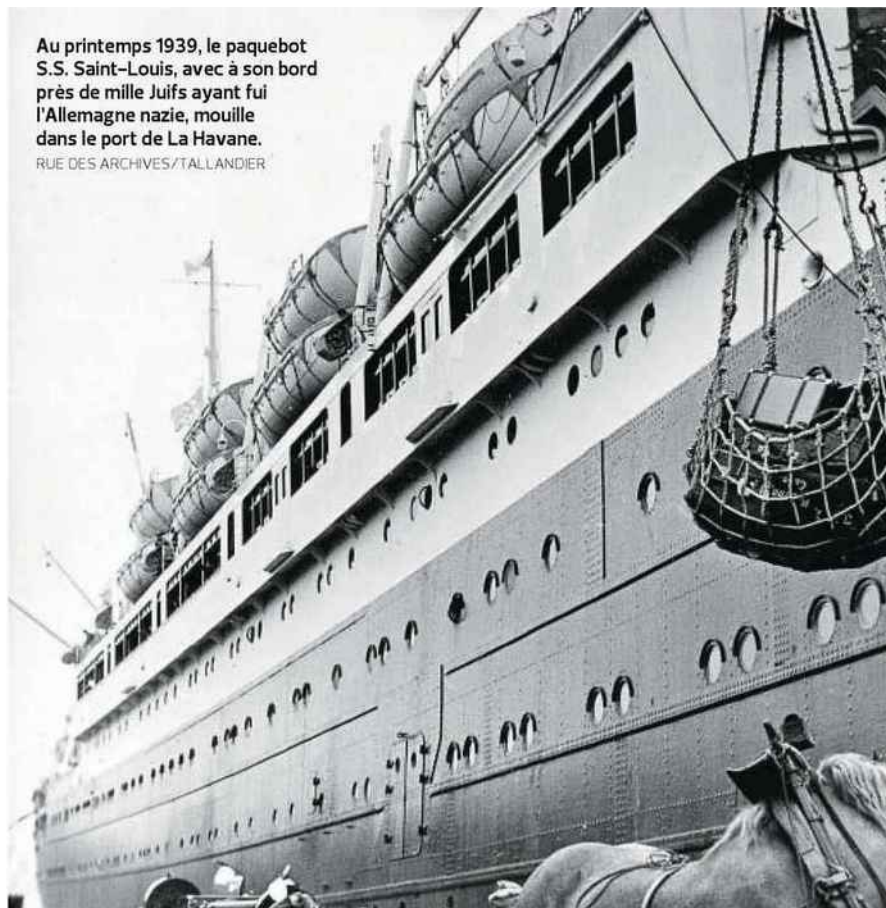
le port de La Havane, en attendant l'autorisation de débarquer les passagers. Parmi eux, une partie de la famille de Kaminsky, avec dans leur bagage ce petit tableau qui devait leur servir d'assurance-vie. Au bout d'une semaine, les passagers sont refoulés, direction l'Europe et les camps.

Un livre dense, luxuriant

On le découvrira rapidement, cette enquête est le fil rouge, le prétexte pour une plongée dans La Havane profonde et populaire, celle de la santería (une sorte de vaudou à la sauce cubaine), du base-ball, des combats de coqs, des bars borgnes. C'est également le Cuba de la bureaucratie, des oligarques du régime, d'une jeunesse désœuvrée, partagée en tribus urbaines : « *Ces jeunes qui avaient grandi sans rien, dans un pays qui commençait à s'éloigner de lui-même pour devenir autre, où les vieilles consignes, de plus en plus inappropriées, sonnaient creux, tandis que la vie quotidienne se vidait de ses promesses et se remplissait de nouvelles exigences: avoir des dollars (par n'importe quel biais), survivre par ses propres moyens.* » Dans *Hérétiques* (dont le sens ici est proche de « marginaux »), l'auteur avec son regard critique, en parfait radiologue de la société, y évoque également le retour récent de la spiritualité, « *dans un pays où, après avoir imposé l'athéisme, on récoltait finalement la méfiance et le désir d'autres consolations que la réalité ne procurait pas.* »

Dans ce livre dense, luxuriant, où parfois l'on se perd un peu, Padura multiplie les références, citant ou évoquant Nietzsche, Salinger, Isaac Asimov, Dante, ainsi que les maîtres de la littérature cubaine (Virgilio Pinera, Alejo Carpentier), sans compter quelques surprises : le film *Blade Runner*, qui revient comme un leitmotiv, ou encore Kurt Cobain... Mélant roman historique, policier et social, il y fait résonner l'écho des siècles, en nous menant également du côté d'Amsterdam, Anvers, Cracovie, Miami...

On attend désormais la traduction d'*El viaje más largo* (« Le voyage le plus long »), qui regroupe une série de reportages journalistiques réalisés par Padura dans les années 1980. ■



Au printemps 1939, le paquebot *S.S. Saint-Louis*, avec à son bord près de mille Juifs ayant fui l'Allemagne nazie, mouille dans le port de La Havane.

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

AFFAIRES ETRANGERESPar **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr*Portrait d'une invisible*

Dans la vie, c'est différent, mais en littérature les vieilles filles sont des personnages parfaitement fréquentables. Prenez Nora. Quarante-deux ans, célibataire, sans enfant. Enseigne dans une école élémentaire de Cambridge (Massachusetts).

« *Vous êtes la bébé Cadum des institutrices* », lui dit un parent d'élève lors d'un pique-nique.

Comment le prendre ? Elle voulait être artiste. Elle n'a pas osé, s'est rangée, caresse encore des rêves de gloire. Elle s'est occupée de sa mère jusqu'au bout, rend régulièrement visite à son père et à sa tante. Sa vie bascule lorsque le petit Reza débarque dans sa classe. Il est d'une beauté à couper le souffle.

Nora tombe amoureuse de toute la famille : de la mère, Sirena, qui prépare une installation intitulée *Le Pays des Merveilles*, du père, Skandar, qui donne des cours à Harvard. On peut donc aimer trois êtres à la fois et pour des raisons différentes. Son cœur bat quand le téléphone sonne. Elle joue les baby-sitters avec le gamin, loue un atelier avec la mère, flirte avec le père. Son amie Didi, qui est lesbienne, hausse les épaules devant ces émois qui ne sont plus de son âge. C'est un livre de colère, l'histoire d'une possession. Nora n'a pas l'air, comme ça, mais une rage terrible bouillonne en elle. Si elle mourait, l'inscription qui ornerait sa tombe serait celle-ci : ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE ! Cela a le mérite d'être clair. Sous l'emprise de Sirena, elle reprend le collier, se lance dans la confection de boîtes miniatures représentant

les chambres d'Emily Dickinson, de Virginia Woolf, d'Alice Neel et d'Edie Sedgwick. Les rapports se compliquent entre les deux femmes. Nora est jalouse, inquiète. Qu'est-ce qu'elle croit ? Que Reza est son fils ? Allons, et si elle n'était qu'une quadragénaire aigrie et solitaire ? Son monologue tourne à une vitesse sidérante. Cela crépite d'intelligence,



Elle voulait être artiste. Elle n'a pas osé, s'est rangée, caresse encore des rêves de gloire

de références, une nouvelle de Tehekov, la chanson de Marianne Faithfull *The Ballad of Lucy Jordan*. Ce sont des références qui tombent à pic. Elles éclairent le roman d'une lumière biaisée, peaufinent le portrait d'une invisible qui en a assez de l'être. Il y a de brusques accès d'impatience. Elle tape du pied, fourre des « putain » dans ses phrases. La vengeance est un plat qui se découvre trop tard. On ne connaît jamais personne. Des mensonges et des vidéos risquent de vous faire redescendre sur terre.

Claire Messud plonge dans une Amérique qui attend l'élection d'Obama. C'est un pays gouverné par un président noir, mais où les étrangers ne se sentent pas complètement chez eux. Les malentendus se dissipent au cours d'un séjour à Paris. Une touriste s'évanouit dans une galerie d'art. Il y a de quoi. À vous de découvrir la cause de ce malaise. Le diagnostic est du docteur Messud. Spécialité : le cœur et l'âme. Ça ne va pas combler le trou de la Sécurité sociale.

LA FEMME D'EN HAUT

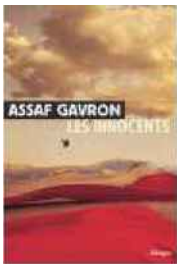
De Claire Messud, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par France Camus-Pichon, Gallimard, 376 p., 21, 50 €.

Clochemerle dans le désert de Judée

ASSAF GAVRON Une colonie juive illégale, des champs d'oliviers palestiniens et un projet de mur au milieu : la Cisjordanie vue par un Candide.

LES INNOCENTS

D'Assaf Gavron,
traduit de l'hébreu
par Laurent Cohen,
Rivages, 656 p., 25 €.



FRANCOISE DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

LLS L'APPELLENT la Judée-Samarie, une terre promise qui offre des paysages « dignes des jours de la Genèse » où l'on trouve des couchers de soleil à couper le souffle, des oliviers sauvages, un relief de collines douces propices aux troupeaux folâtres. Judée-Samarie dans leur tête, territoires occupés pour les autres. Les Juifs qui s'y installent sont dans l'illégalité, même au regard de la loi israélienne, ce qui ne les empêche pas de recevoir, aussitôt leur caravane posée, une protection de l'Armée. Les villages palestiniens sont à un jet de pierre et les colons ont appris à blinder les vitres de leurs véhicules à cause des pierres qui

volent. Lorsqu'il arrive à Maaleh Hermesh 3, le nom du campement illégal (plusieurs caravanes, un générateur d'électricité capricieux, une arrivée d'eau plutôt froide, mais une nouvelle aire de jeux financée par un bienfaiteur américain), Rony Cooper, ex-trader fraîchement débarqué des États-Unis, tente de s'adapter. On ne sait pas trop pourquoi il est venu s'échouer là si ce n'est que son frère cadet Gaby, rebaptisé Gabriel Ne'houshtan, est un des habitants respectés de la colonie. Rony l'athée, sorte de Candide moderne, découvre avec stupéfaction un monde à mille lieues de Tel-Aviv. Une petite communauté d'hommes, de femmes et d'enfants d'origine disparate mais solidaires. À Rony, le gauchiste qui s'interroge sur le brutal retour à la foi

de son frère, un ancien copain d'enfance explique : « Dans leur écrasante majorité, les gens d'ici s'occupent de leurs affaires - travail, études, familles. De prières aussi et d'ouvrages de spiritualité. »

Une tendresse mordante

L'autre gauchiste de cette histoire est l'auteur du roman. Assaf Gavron est le prototype de l'écrivain israélien de sa génération (il est né en 1968). Pacifiste, très critique à l'égard de l'opération « Bordure protectrice », cela ne l'empêche pas de dépeindre la vie d'une colonie de juifs orthodoxes avec une tendresse mordante. Comme dans son précédent roman, *Croc Attack*, Assaf Gavron conjure l'absurdité de la situation avec l'arme bien affûtée chez lui de l'humour. Le projet de construction d'un mur



protecteur, décidé par le gouvernement, qui passe au milieu de l'installation et dans les champs des agriculteurs palestiniens finirait presque par réunir les deux camps...

De même, son personnage ne va ainsi pas tarder à imaginer monter une petite entreprise de fabrication d'huile d'olive bio destinée aux bobos de Tel-Aviv, en s'associant avec le voisin palestinien Moussa. Une utopie ? Rony le laïc pragmatique devra compter avec la réalité qui se manifeste dans ce coin du

désert par la présence constante de l'armée, les déplacements des politiques qui tentent de ramener à la raison les colons, les journalistes qui rôdent et assassinent de leur plume les illégaux, les manifestations de l'extrême gauche. Derrière la satire efficace et même l'idée de saga mettant en scène de nombreux personnages aux destins multiples se dessine une analyse distanciée du problème israélo-palestinien, l'auteur réussissant parfaitement à éviter l'écueil du manichéisme. ■